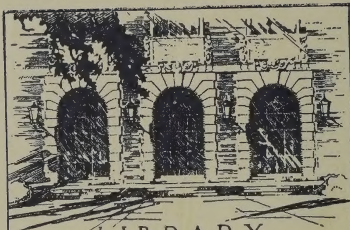


Yvonne LEDOUX

L'ARC EN CIEL

Préface de Wilfrid LUCAS

Illustrations de Roger GAY

AU MASQUE D'OR
ANGERS

L'ARC-EN-CIEL

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
CINQ CENTS EXEMPLAIRES
SUR ALFAMA DU MARAIS
NUMÉROTÉS DE 1 A 500.
IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE
VINGT EXEMPLAIRES HORS-COMMERCE
JUSTIFIÉS DE H. C. 1 A H. C. 20
TOUS CES EXEMPLAIRES
CONSTITUENT AUTHENTIQUEMENT
L'ÉDITION ORIGINALE.

Nº 000239



Yvonne LEDOUX

L'ARC EN CIEL

Préface de Wilfrid LUCAS

Illustrations de Roger GAY

AU MASQUE D'OR
ANGERS

ARC-EN-CIEL

Un geyser de couleurs, jailli de l'ombre même.
La vasque de l'aurore où s'irise un poème...
Le frisson de l'amour et, providentiel,
Aux cordes d'une lyre, un arpège : Arc-en-Ciel !

PRÉFACE

Madame Yvonne Ledoux est secrétaire de la Société « Les Roses d'Anjou », Déléguée de la Société d'Education et d'Encouragement au Bien : Arts - Sciences - Lettres, pour cette province, et diplômée de nos Universités. Le livre que je présente est écrit en vers classiques. Elle-même avoue avec ingénuité qu'elle est fervente disciple de l' « Arts des Vers » d'Auguste Dorchain.

Ce poète suave passe pour être démodé. C'est pourtant un vrai et pur poète français, de la seconde moitié du XIXe siècle. Je lui ai, jadis, consacré une biographie pour la raison que je le reconnaissais moi-même comme un maître dans l'art sacré qu'est la Dive poésie.

Or ce qu'écrit Madame Yvonne Ledoux est toute normalité de tendresse et des joies de vivre, de savoir et d'aimer. Voilà le vieux fond de notre France et là, elle puise pour nous présenter harmonieusement son hymne à la Nature, livre fervent et passionné où les mouve-

ments, les couleurs, les effluves et les mystères de la terre, sont ardemment notés :

Viens contempler le ciel et respirer la nuit.
Laisse pour moi tes yeux se pailleter de lune ;
Que dans l'ombre d'argent, ta chevelure brune
Se mêle au reflet pur de l'étoile qui luit...

Les sujets présentés sont alternés. Aussi variés que les formes lyriques employées, aussi multiples que les rythmes et les vocables qu'elle saisit pour rendre au mieux, par inflexions diverses, l'expressive vitalité de son esprit et de son cœur. Ces sujets sont pourtant simples, quoique ouvragés musicalement.

Le poème « Val de Loire » est à signaler à cet égard, ainsi que le morceau en quatrains réguliers : « Loire en Anjou ». Un « Pantoum Breton » a belle allure dans le livre, et les deux sonnets « Sève » et « Crépuscule » sont à considérer.

J'ai cueilli, de l'été, les ineffables roses,
J'ai tenu dans mes mains leurs promesses encloses,
Et j'ai crié d'espoir, avide de beauté !

écrit Madame Ledoux dans un beau mouvement d'envolée et, là, il semble qu'elle jette devant elle les strophes comme une poignée de perles, qu'elle module son chant, son charme incantatoire, irrésistible et que, douée pour l'art d'émouvoir, c'est à l'inconscient de l'être qu'elle en a pour nous harceler, nous captiver, nous entraîner vers l'âme universelle où l'on a

Le sentiment profond de connaître enfin Dieu !

A dire vrai, une certaine mélancolie habite en elle. Quand elle s'écrie :

Je voudrais écraser les fruits de l'habitude !

il y a de la fragilité dans sa dévotion complaisante au grand vent du caressement musical qu'est sa poésie. Et même, dans le morceau dont j'extrais ces deux vers :

Et sur lui le ciel déposa
Tout le soleil d'heures aimées...

Sa sensibilité, sa spontanéité, voire son imagination, sont traversées d'affection. On la supposerait une disciple de Charles de Nogent, ce vicomte poète du début du siècle dernier, grand voyageur ayant parcouru le monde pour en écrire ses impressions (1) et terminer ainsi le volume :

Cherchant où le bonheur peut naître,
J'ai voulu tout, sans cesse agité,
Tout voir, tout sentir, tout connaître,
Et j'ai dit : « Tout est vanité !... »

L'Arc-en-Ciel a été couronné cette année par la docte et déjà vieille Société d'Education et d'Encouragement au Bien : Arts - Sciences - Lettres, fondée en 1915. Un

---

(1) né en 1820, auteur du volume de vers : « Souvenirs d'un voyageur » publié en 1857.

membre de son jury m'a dit qu'il y avait trouvé, avec le sens du vers traditionnel, l'élément incodifiable, de l'inspiration, les prémices de l'émotion poétique et l'inattendu, quoique sans intensité ni hardiesse, d'un développement lyrique ardemment formulé.

Beaucoup de sentiment, en effet, illumine ces vers. Leur déroulement est peu alluré, mais dépouillé de tout artifice et, dans l'ensemble, d'expression émotionnelle vive, tout y vaut musicalement.

Je suis donc aise de présenter ce recueil, touchant par la vive sincérité qui s'y déploie, émouvant par son message de simple confidence délivrée de prétention.

Wilfrid LUCAS.

Violet



VERS LE SOIR

Je cherche mes vingt ans, et ne les trouve plus.
Je cherche en vain l'image où criait ma jeunesse,
Et ne découvre, hélas ! que l'affreuse détresse
De l'envol sans essor des printemps révolus.

Avide, je relis des mots cent fois relus,
M'accrochant à l'espoir que, tenant leur promesse,
Ils rediront encor cet hymne d'allégresse
Où tout me semblait grand et digne des élus.

Ah ! pouvoir ressaisir l'ivresse poursuivie
Et garder à jamais cette ardente survie
Où mon cœur frémissait, plus jeune chaque jour.

Alors pourrai-je enfin, sans vertige ni crainte,
Me mirer dans l'abîme où sombrent sans retour,
L'amour et la beauté, pleurant la même plainte.

ECRIRE ADIEU

Ecrire ! adieu !... c'est peu de chose
Et pourtant quel accablement !...
C'est tout quitter l'âme morose
Et s'en aller furtivement,
Sans plainte ni ressentiment.
C'est cueillir une ultime rose,
De sa corolle à peine éclose,
C'est effeuiller l'enchantement !...

Ecrire adieu !...

C'est aussi la fin d'un roman,
D'un espoir qui se décompose;
C'est un suprême dénouement,
Sans éclat... sans apothéose,
Où le cœur chagrin se repose...

Ecrire adieu !...

MON AME EST UN DÉSERT

Mon âme est un désert, un jardin sans oiseaux,
Avril n'y chante plus, et Mai pas davantage.
Je vais dans le printemps sans arme ni bagage.
Mêlant de mon destin, les mille et un fuseaux.

Cueillir comme autrefois au fouillis des roseaux,
D'une fleur de soleil, le lumineux présage !...
Chanter avec la source !... Est-ce encor de mon âge ?...
Je ne vois plus le ciel au mirage de l'eau!

Mon cœur est sans émoi ! De mes regards avides
Je contemple mes mains !... Elles sont toujours vides,
Et je reste sans pleurs, sans chagrin, sans bonté...

Mes sens indifférents font de ma lassitude
Un néant où s'enlise, avec anxiété
Mon esprit chancelant de trop d'incertitude.

LASSITUDE

Tant que je sentirai ta chaleur près de moi,
Je rirai de la nuit et de la solitude,
Mais quand je serai seule avec ma lassitude,
Rien ne pourra venir, soulager mon émoi !...

Alors je resterai sans espoir et sans foi,
Et tout ce que j'aimais, dans mon incertitude.
Deviendra de la mort, le terrible prélude,
Où crieront mes désirs, ma douleur, mon effroi...

En vain essaieras-tu de réchauffer mon âme,
De raviver en toi la flageollante flamme...
Pas plus que ton amour, le mien ne chantera !...

Et dans le soir dément d'une ombre sans prière,
Lourd de tous ses regrets, mon esprit s'en ira
Dans un monde apeuré, sans espoir, sans lumière.

TRIPTYQUE DE L'OUBLI

J'ai peur de trop d'amour,
Et j'ai peur d'un retour
A l'obscure complainte,
Qui mêlerait de crainte
Mon bel hymne pour toi !...
J'ai peur de mon émoi,
De l'aurore suprême
Où ton cœur chantera
En se riant de moi...
J'ai peur de ton poème !...

J'ai peur des lendemains
Où de sombres chemins
Guetteront ma souffrance,
Pauvre et triste démence,
Que tes yeux sans regard,
Hanteront dans le soir !...

***

J'ai peur de voir se perdre ton image
Dans le lointain sans rêve du passé;
Je cherche en vain à saisir le mirage
Où s'éternise un souvenir lassé !...

J'aurais voulu garder, de ta jeunesse,
Le souvenir dont mes yeux étaient pleins;
J'aurais voulu retenir la caresse,
Sur mon front lourd, de tes légères mains...

J'aurais voulu que la nuit me conserve
Le souvenir exquis de nos amours
Et que ton cœur pour jamais, sans réserve,
Se lie au mien dans la chaîne des jours...

J'aurais voulu que la pente soit douce
Au long chemin que j'ai dû parcourir,
J'aurais voulu m'étendre sur la mousse,
Et dans mon rêve, aimer ton souvenir.

Hélas ! le temps en flétrissant les roses,
A ravagé le mirage pâli,
Et c'est en vain que mes regards moroses
Sondent l'abîme obscurci de l'oubli !...

⁂

Oh ! le sinistre appel des affres de la nuit !
Oh ! le gouffre dément où se tord mon ennui ! !...

Je voudrais m'évader de l'impasse sauvage
Où se perdent les jours, et briser de ma cage,
Les barreaux lourds de peine et de renoncements !...
Je voudrais effacer l'empreinte des serments
Qui font d'un souvenir une autre lassitude !...
Je voudrais écraser les fruits de l'habitude,
Et m'en aller, tout droit, vers d'autres horizons !...

Oh ! le triste engrenage où toutes les raisons
Roulent au désarroi d'une impossible étreinte
Et dont le moindre essor est un frisson de crainte !...

Oh ! les désirs perdus dans des fanges sans fonds ! !...

COMME DOUCE EST TON AME

Comme douce est ton âme aux chatoiements de l'eau !...
Comme souple est ton corps aux frissons des roseaux !...

J'avais de mes doigts purs, écarté l'onde claire
Pour y saisir l'envol de ton ombre éphémère...
Avant d'avoir été, tu n'étais déjà plus
Et je demeurais seul au monde des exclus !

Je restais là, muet, contemplant mes mains vides.
J'aurais voulu pouvoir de mes regards avides
Déchirer le néant qui, déjà m'entourait,
Rien ne souriait plus à mon espoir secret,
Et la clarté diffuse où se perdait mon rêve,
Mêlait à son mystère une aurore si brève,
Qu'il fallait mon désir pour en savoir l'ampleur
Et cueillir en tremblant, sa fugitive fleur !

Mais j'avais tant besoin de joie et d'espérance,
Que j'aurais retenu la moindre fulgurance
Dans la pénombre blême où s'effritait le jour :
J'avais tant, tant besoin de lumière et d'amour !

La nature, je sais, a pétri mon visage
Dans l'argile rugueuse et, funeste présage,
J'ai pris souffle au matin d'un sombre jour d'hiver.
Mais juteux est le fruit, si dessèche le ver,
Et qu'importe l'écorce au bois gorgé de sève !...
Dans un corps sans attraits, mon cœur est plein de rève.

Oh ! je sais, ta jeunesse a soif d'autres étés !
Pourrais-tu seulement parmi tant de beautés
Que t'offrent le printemps et l'amour en folie,
Pourrais-tu seulement, toi qui te sais jolie,
Jeter un seul regard à ma triste laideur !...

Pourtant, rien ne saurait étouffer mon ardeur !...
Je t'ai vue au reflet de l'onde lumineuse,
Ta fraîcheur a baigné mon âme douloureuse
D'une aube de bonté, d'une source d'amour.
J'avais, dans mon exil, renié jusqu'au jour
Et je n'espérais rien du soleil tutélaire;
L'heure pouvait glisser au gouffre millénaire,
Je devinais si bien que rien n'était pour moi,
Que j'étais sans espoir, sans désir... sans émoi !...

Mais j'ai vu ton image au tremblement de l'onde,
Et je sais à présent que je suis de ce Monde !
Je sais que si le jour m'est refusé, demain,
Je saurai, sans faiblir, poursuivre mon chemin.
Je saurai m'évader de ma si lourde chaîne;
Visité par l'amour, je renierai la haine
Qui me faisait crier mon cruel désespoir;
Enfin je saurai vivre ! et quand viendra le soir,
Je pourrai reposer, oubliant ma misère,
Gardant, d'un souvenir, le radieux mystère...

Comme douce est ton âme aux chatoiements de l'eau !...
Comme souple est ton corps aux frissons des roseaux !...

LAIDERON

J'ai connu de la vie un programme dément,
Et pourtant, nul aveu ne m'a dite jolie.
Mais je rêve d'amour, et c'est là ma folie !...
Mes yeux n'ont pas connu les regards d'un amant.

Ils n'ont jamais brûlé comme un feu de sarment
Qu'un souffle chaud avive et que l'ombre délie;
Mon cœur n'a pas bercé cette mélancolie
Que laisse un souvenir de songe et de serment.

J'ai cueilli de l'été, les ineffables roses,
J'ai tenu dans mes mains leurs promesses encloses;
Et j'ai crié d'espoir, avide de beauté.

Mais hélas ! le destin m'a faite seule et laide ! —
S'il me faut d'un hasard cruel tant accepter,
Que sur l'âpre chemin, le ciel me vienne en aide.

LA MISÈRE

Ses membres sont rompus d'avoir traîné sa vie.
Son front est lourd des rides de sa peine.
Une vie sans veine.
De l'amour ? A peine.
De la haine ?
— Pas même.
Un jour sans hier, sans demain;
Un parcours sans chemin.
Seule dans l'ombre lasse où s'installe la nuit,
La nuit qui la poursuit.
« Sa Nuit » qui l'a vue naître et la verra mourir,
Elle écoute les chants, les appels et les rires
De ceux qui sont heureux.
Ah ! chanter avec eux !
Happer rien qu'une miette
De leurs festins joyeux !...
Sentir sur sa lèvre muette
L'éclatement d'un rire où la joie est un cri !
Hélas !... le pourrait-elle !...
Elle ne sait pas rire !...
Elle n'a jamais ri !...

AUTOMNE

L'automne a saupoudré les branches d'un flot d'or
Estompant l'horizon d'une brume opaline,
Et le soleil frileux qui, vers le soir s'incline,
Semble un fanal éteint dans un ciel déjà mort.

Maestro fabuleux, d'un seul et même accord
L'orgue du vent s'ébranle au flanc de la colline,
Il chante une complainte où se mêle et décline
Comme un souffle qui meurt, le son triste d'un cor.

Une dernière rose effeuille sa corolle,
Un suprême désir fleurit et puis s'envole,
Etrangement conçu dans cet air sans amour.

Le spectre de l'hiver qui fouaille et démembre,
Hante les cœurs chagrins de voir pâlir le jour
Et fait sourdre l'angoisse au calme de Novembre.

TORNADE

Dans les cieux obscurcis, un éclair a cinglé.
Ménade exacerbée aux heurts d'une cadence,
L'affolante tornade a déchaîné la danse
En une sarabande où tout est déréglé.

En prise au crescendo qu'un orchestre endiablé
Retransmet sur l'écho comme une discordance,
Harcelé par le vent dont l'acerbe stridence
Fait trembler l'horizon, le rythme a redoublé.

Et, rompant tous accords, la mesure s'emballe
Cahotée aux écarts d'une ronde infernale
Où s'arrête le souffle et se perd la raison...

Et sous la torsion qui la roule et la plie,
Elle s'enfle,... s'abat... et pleure une oraison
Où sombrent les soupirs jaillis de sa folie.

NOVEMBRE

Un parfum de tristesse à l'ombre qui festonne,
Et la mélancolie atroce d'un adieu,
Mais dans l'apothéose où s'embrase l'Automne,
Le sentiment profond de connaître enfin Dieu !...

L'ENCHAINÉ

Dans le soir englué d'automne,
Le chien hurle à la mort.
Il gémit sur le sort
Qui le tient éloigné des hommes.

Il a peur de la nuit
Profonde comme un puits
Où grouillent des embûches agglutinées de haine

Il tire sur sa chaîne,
Espérant la briser pour s'enfuir
Loin d'une solitude
Plus noire que la nuit,
Noire de son ennui,
De sa peur, de sa haine,
De la haine des hommes
Et des boues de l'automne...

Il tire sur sa chaîne...

Mais vaincu par le sort,
Le chien hurle à la mort !

CRUE

L'eau monte et je suis là;
Je suis là...
Sans émoi !...
Qu'importe si la crue déferle dans la plaine
Elle n'efface pas l'empreinte de ma peine.

Sous la brume qui tremble
Effilochant des rêves,
Se diapre,
Et puis crève
Une bulle éphémère —
Et l'eau monte,
Se tord
En des vrilles de boue !...

Je suis là,
Sans émoi ?...
Sans crainte ?... Sans dégoût ?...
Non !
J'ai peur de la mort !...
J'ai peur de ce qui lie et de ce qui dénoue !...

Je suis seule
Et j'ai peur
De la brume qui meurt
Effilochant mes rêves !...
Ah ! que vienne le jour,
Et qu'avec la nuit morte,
S'en aille enfin l'amour !

Mais il reste !
Cruel !...
Et le ciel déchiré qui danse sur l'eau noire
Lui fait comme un linceul
Un linceul de limon
Qui se mêle à la fange profonde,
Et la ronde
Infernale des eaux
M'entraîne
Me roule...
Et me rive à sa chaîne.

Je suis là...
Sans émoi !...

Dans ma gorge rugueuse
Halète mon appel,
Mon cri d'amour,
De haine...
Et la plainte éternelle
De tout ce qui me hante !...

Et la crue arrogante
Déferle sur mon cœur,

Le harcèle...
Le noie !...

Je suis là ! —
Je suis seule,
Seule aux bras de la mort
Qui hurle autour de moi...
De la mort
Qui se tord
Aux tourbillons qui nouent,
Se mélangent...
Se jouent
De l'amour, de la haine,
Et se rient de ma peine !...

Ah ! que vienne le jour
Et que meure l'amour !...

Indigo



PANTOUM BRETON

Sur la mer, le ciel se balance,
Infini dans l'immensité.
Les bœufs vont avec nonchalance
D'un pas lourd de placidité.

Infini dans l'immensité,
Le soleil darde et suit la vague.
D'un pas lourd de placidité,
L'attelage branle... zig-zague...

Le soleil darde et suit la vague,
L'incendiant de tous ses feux.
L'attelage branle... zig-zague
Au rythme lent de ses deux bœufs.

L'incendiant de tous ses feux,
L'astre radieux frôle l'onde,
Au rythme lent de ses deux bœufs.
Le char a terminé sa ronde...

L'astre radieux frôle l'onde,
Le soir naît de la fin du jour.
Le char a terminé sa ronde...
Les deux bœufs rentrent du labour.

Le soir naît de la fin du jour...
L'eau miroite sa rutilance...
Les deux bœufs rentrent du labour...
Sur la mer, le ciel se balance...

GRANDE BRIÈRE

Le soir disperse au loin les fleurs glauques du jour,
Et l'ombre qui se tord au désert d'alentour,
Monte vers l'horizon où se perd la lagune.
Pas le moindre fanal, pas un rayon de lune
Pour alléger la nuit, — Un calme décevant
Où seule chante encor la complainte du vent.

Les murs blancs écrasés sous leur charge de chaume
S'accroupissent frileux, tassés comme de gnomes
Qu'un génie a chassé de leur antre perdu.
Le marais est au ciel âprement confondu;
Son lourd miroir d'étain qui stagne sous la brume,
A les frissons d'un styx où le jour se consume.

Et l'aurore, elle-même en pâlissant la nuit,
Ne peut dans sa faiblesse, en disperser l'ennui.
Le ciel paraît s'éteindre aux souffles du cloaque
Et lorsqu'à l'horizon, l'ombre d'un blain se plaque,
Elle semble perdue au mystère des eaux.

La brise a labouré le front las des roseaux,
Le grillon s'est tapi dans la chaleur des hommes
Et les quinquets fumeux, de lumière économes,
Mélangent leur haleine à celle des feux noirs
Que des vieux en tremblant, veillent au long des soirs

LE VIEUX BRETON

Le soleil s'est levé sur la lande bretonne
Mettant un peu plus d'or au front clair des ajoncs.
Au seuil de la chaumière où la treille festonne,
Un vieux, de ses doigts secs, tresse un panier de joncs.

Sur ses guêtres de lin, d'un ample « bragou » beige
Tombent en bouillonnant les froncements trop lourds,
Et sur ses longs cheveux, de longs cheveux de neige,
Chevauche un feutre usé que cercle un noir velours.

Mais sa boucle d'argent est plus que centenaire,
Elle pèse, et pourtant il n'en sent pas le poids.
Elle est le reliquat des fastes de naguère,
Alors que du pays ses aïeux étaient rois.

Son père la portait jadis, il se rappelle,
Au large chapeau noir elle resplendissait,
Et sa mère arborait la coiffe de dentelle
Qui dans la brise d'or tendrement frémissait.

Il se souvient encor de l'ardente prière
Qui montait sur la lande aux soirs de Grands Pardons :
Longue procession sur le chemin de pierre,
La foule s'étirait en chatoyants cordons.

Et le cidre chantait dans les cruches poreuses,
La danse voltigeait au son des binious,
Les chapeaux ronds frôlaient les coiffes vaporeuses
Et de fougueux sabots martelaient les cailloux.

Le vieux Breton revoit la coiffe de sa Mère,
La soie et le brocart de son jupon brodé,
Il revoit, ébloui, la boucle de son Père
Briller de mille éclats sur le feutre bordé.

Il n'a qu'elle et sa lande aujourd'hui pour fortune,
Mais le soleil est là piqué dans les genêts...
Pour de vains souvenirs l'heure est inopportune,
La chaleur est au jour et près des vieux chenets.

Et lorsque faneront les fleurs d'or sur la lande,
Et que des purs matins s'égrènera le glas,
Il fermera les yeux et comme ultime offrande
Il tendra vers le ciel son front neigeux et las.

MARCHÉ DE VACANCES

Sous les marronniers, le marché bat son plein
Un monde bigarré d'estivants en goguette
Se presse autour des bancs, vision de guinguette,
Et c'est à celui qui sera le plus malin
Pour rafler devant tous, en rêvant d'un tremplin
La place la première. Et caquette... caquette !...
Bruyamment à l'envi, cette foule coquette...
Et frétillent les shorts et les robes de lin !...

Le paysan venu d'un proche patelin
Etale avec orgueil, poireaux et ciboulettes
Et le pêcheur du coin, penche vers ses crevettes
Un visage de cuir tanné par l'air salin.

Mais le garde-champêtre est là... Drelin !... Drelin !...
« Avis !... Il est ce jour interdit aux fillettes
Portant jupons brodés et douces gorgerettes,
De lancer leurs bonnets au-delà du moulin !

Et, si de leurs attraits, s'annonce le déclin,
La Commune défend aux Dames rondelettes,

D'arborer des maillots de bain sans épaulettes !...
Qu'on se le dise !... » Et vlan ! — sur son nez aquilin,
Narguant de leur éclat un regard masculin,
Impérieusement, ont flambé les lunettes;
Mais qui sait si le soir, ce ne sont des lorgnettes
Qui se braquent pour voir, sous son voile opalin,
Dans un chalet trop neuf qui sent le ripolin
La voisine éclairer son alcôve douillette !...

Sous les marronniers, le marché bat son plein !...

VAL DE LOIRE

La Loire glisse avec paresse,
Le fleuve au fil de l'eau, s'endort.
La vigne berce avec tendresse
Le charme lourd des grappes d'or.

Le fleuve au fil de l'eau s'endort.
Langoureux le courant s'épanche —
Le charme lourd des grappes d'or,
Sur les pampres doucement penche.

Langoureux, le courant s'épanche,
Le soleil éclate sur l'eau —
Sur les pampres doucement penche
Un raisin plein de vin nouveau.

Le soleil éclate sur l'eau,
Sa chaleur déverse l'ivresse
Au raisin plein de vin nouveau...
La Loire glisse avec paresse...

LOIRE EN ANJOU

Lorsque le ciel d'été ruisselle sur la plaine
Et que l'âme du jour s'enivre de soleil,
Lorsque la coupe d'or, de lumière est si pleine
Qu'elle laisse s'épandre à flot le suc vermeil...

A l'heure où les coteaux où s'étage la vigne,
Se diaprent des feux de mouvants horizons,
Le fleuve langoureux, d'une douceur insigne,
Berce amoureusement un nid de floraisons !...

Ses chapelets d'îlots et ses palmes de sable
Lui font un équipage où chantent les couleurs
La Loire est une fille, une fille adorable,
La nature le sait et la pare de fleurs.

Elle qui fût jadis l'aimable confidente
Des rois cherchant l'oubli dans le calme du jour,
Elle qui fût la chaste et lumineuse amante
Des cœurs désemparés aux torrents de l'amour....

Elle qui n'a goûté parmi d'autres ivresses,
Que celle d'être douce et chère aux amoureux,
Et qui, d'un passé lourd de royales tendresses,
Reflète encor, le soir, les mirages ombreux;

Elle goûte à jamais le bonheur d'être aimée
Pour sa clarté sereine et son charme lascif,
Et si dans le matin, son miroir de camée
Ne mire plus, d'un roi, le visage pensif,

Il conserve l'éclat d'une source divine,
Accrochant, du passé, le fastueux bijou
Au front dévotieux de la douce angevine,
Qui se mire, amoureuse, aux rives de l'Anjou.

LA FORÊT

Comme un noble pavois tendu vers la lumière,
La futaie étincelle et se dresse altière.
De mille flèches d'or, un oblique soleil
A transpercé le champ du bouclier vermeil,
Et le sous-bois rouillé, que la pourpre festonne,
S'illumine en tremblant, aux flammes de l'automne.

Dans un frissonnement bigarré de couleurs,
La forêt resplendit comme un bouquet de fleurs
Chaque arbre est un pistil, chaque feuille un pétale,
Et la mousse elle-même, où mollement s'étale
Un tapis de lumière, a l'éclat irréel
D'une riche corbeille où s'écaille le ciel.

Le printemps avait mis des nids sur chaque branch
Et fleuri du muguet, la collerette blanche.
Il avait fait jaillir, la sève un clair matin,
Et mêlé des senteurs de jacinthe et de thym !
Entre les fûts géants des cèdres et des chênes,
Il avait, des rameaux, entrelacé les chaînes...

Le soleil de l'été, splendide et glorieux,
Avait filtré de l'or, aux torrents de ses feux...
Mais ce soir, c'est l'Automne, et la forêt sereine
Se pare des splendeurs des atours d'une reine...
Bientôt viendra l'hiver, mais dans l'air ouaté,
Les rameaux, sous le gel, garderont leur beauté...

LA MONTAGNE

J'ai contemplé la mer, parcouru la campagne;
Des pays m'ont offert leur éternel été.
J'ai cherché par le Monde une autre vérité,
Mais je suis revenue à ma chère Montagne.

Elle est le hâvre cher que toujours je regagne;
Ses sommets ont l'envol de mon rêve exalté,
Et l'éblouissement de sa claire beauté,
Demeure un infini qui partout, m'accompagne...

Où découvrir un ciel plus proche de mon cœur,
Un val où respirer avec l'écho vainqueur,
Le souffle harmonieux d'une onde qui s'épanche...

Quelle aurore pourrait voiler sans en périr,
Celle qui resplendit sur la folle avalanche
Des monts où je suis née, où je voudrais mourir !...

PYRÉNÉES

Les sommets où s'accroche un lambeau de nuage,
Déchirent l'horizon d'une griffe sauvage,
Et le chaos géant des gouffres et des pics,
Que des rayons de feu cinglent comme des sticks,
Paraît un océan pétrifié que roule,
D'une vague sans fond, la monstrueuse houle.

Et de cette marée où les temps en fureur
Ont inscrit des sursauts d'une sublime horreur,
S'élève sourdement la complainte profonde
D'une chute lointaine où se fracasse l'onde.

L'irradiation brutale du glacier
Décoche vers le ciel mille flèches d'acier
Et l'éblouissement douloureux qui s'impose,
Eclate dans mes yeux comme une apothéose.

Le Monde n'est plus rien devant tant de splendeur,
La beauté s'y révèle entière... sans pudeur...
Et je crois percevoir dans l'ombre qui s'éloigne,
Comme un frissonnement, l'âme de la Montagne.

Déjà, dans le lointain, sonnaillent des troupeaux,
Les appels des bergers vont, d'échos en échos,
Se mêler au concert hurlant d'une cascade,
Et l'onde échevelée, au torrent cavalcade,
Ainsi qu'une amazone aux voltes d'un pur sang...

Et le chemin s'agrippe aux roches du versant...
Le val est à mes pieds, image reposante.
Adieu !... des horizons la splendeur qui me hante !...
Adieu !... les Monts perdus où s'accroche le ciel !....
Les gouffres où le jour semble artificiel !...
Adieu !... silence clairs, vertigineux abîmes !...
Adieu !... tous les vallons... Adieu !... toutes les cimes !...
Je pars !... Mais je conserve enchassé dans mon cœur,
Celui de la Montagne, à tout jamais vainqueur !...

LE VAGABOND

Il est de ces heureux que berce l'ignorance,
Le vagabond qui dort au creux du vieux chemin.
Pour lui, que fut hier et que sera demain ?
Rien, le présent suffit à son indifférence.

Il va depuis toujours sur les routes de France,
Ses hardes sur l'épaule, un bâton dans la main,
Il est ivre d'espace, et si le parchemin
De son visage est las, ce n'est pas de souffrance.

Des furtives amours, il sait la volupté;
La flamme qu'il dérobe aux sources de l'été,
Lorsque neige l'hiver, réchauffe sa détresse.

Sans foyer... sans attache, il est seul... ah ! combien !
Mais dans son regard brille une folle allégresse...
Misérable !... Allons donc !... l'Univers est son bien !...

Bleu



MON PETIT

Mon Petit, haut comme une pomme,
Etait déjà toute ma foi.
Sur mes genoux faisant un somme,
Il souriait, Ah ! quel émoi !...
Je le sentais si bien à moi !...

Et ce soir, il est presqu'un homme !
Il a seize ans, mais peut en somme
En porter vingt !... Quel désarroi !

Mon Petit !...

Déjà si grand !... mon Dieu ! Pourquoi !...
Que fais-tu là, méchant Bonhomme !
De ces baisers qui sont à toi,
Devrai-je un jour être économe ?
Pourtant, toujours mon cœur te nomme...

Mon Petit !...

TENDRE ESPÉRANCE

Le cœur joyeux, elle tricote,
Elle tricote avec amour.
Et tendrement elle chuchotte
Aux frissonnements doux et lourds
Que cache ses vastes atours.
Son rêve est là, tendre « Javotte »
Que déjà son être dorlote,
Le jour, la nuit... la nuit... le jour.

Le cœur joyeux.

L'heure s'enfuit... le temps est court,
Chaque seconde le grignote,
Le bonheur arrive... il accourt...
Il est au bout de la pelote,
Qu'avec amour elle tricote...

Le cœur joyeux !...

GRAINS DE SON

Dis-moi ? — tu te souviens ? —
Nous n'avions pas quinze ans ! —

Le printemps fleurissait partout —
Il avait piqueté ton visage
De grains dorés comme une pluie de soleil —
Tu allais moissonnant les fleurs sur ton passage...
Pour moi... c'était pareil !...

Tu m'avais dit « je t'aime »...
Et je savais par cœur le poème
Que tu me récitais les soirs fleuris de lune —
Tu en scandais les rimes
En t'appuyant sur chacune
Comme pour mieux les retenir toi-même !...
Tu m'avais dit « je t'aime »
En me prenant la main...
Dis-moi ?... tu te souviens ?...

Nous n'avions pas quinze ans
Et c'était le printemps.

C'était les fleurs, le ciel, notre premier amour,
L'effluve de la nuit et la manne du jour.

Et c'étaient des chansons,
Tes chansons, mes chansons,
Et celles des buissons
Des arbres pleins de nids,
Et puis peut-être aussi...
Cette grêle de son
Sur ton front... sur mon front !...

Le printemps, c'était tout
Le printemps c'était nous !
Nous deux, main dans la main...
Dis-moi ?... tu te souviens !...

SUR DES RIMES DE BAUDELAIRE

pour les 18 ans de Jean-Pierre.

Mon cœur est frissonnant, que le tien soit tranquille,
Ecoute mon enfant, c'est l'amour... le voici...
Regarde son reflet qui monte sur la ville.
Qu'il t'apporte l'espoir, et calme mon souci.

Que tes vingt ans éclos, loin d'une ivresse vile,
Moissonne les jours clairs que tient à ta merci
Un printemps fait pour toi. Que la haine servile
S'écarte de tes pas à jamais... loin d'ici.

Que cet instant béni, dans le cours des années
Demeure souvenance. Aux heures surannées
Tu reviendras plus tard d'un rêve souriant.

Tu seras le vainqueur qui passe sous une arche...
Tu seras le soleil qui brûle à l'Orient...
Entends... entends mon fils ton Avenir qui marche.

PREMIER DÉSIR

Où vas-tu jeune fille aux yeux couleurs de mer ?
Quel désir a troublé, soudainement ton âme ?
Dans ton regard s'allume une mouvante flamme...
Ainsi brûle l'aurore au front d'un matin clair,

Quel émoi précieux au secret de ta chair,
A fait éclore en toi le charme d'une femme ?
Serait-ce le prélude à l'éternelle gamme
Où l'amour se révèle, encor... toujours plus cher ?

Tu n'es plus que lumière au sein de la lumière,
Quel deuil pourrait voiler cette clarté première
Qu'avive ta jeunesse et ton splendide espoir !

Hélas !... contre le temps la vie est sans défense,
Mais pour mieux t'endormir, lorsque viendra le soir,
Garde au fond de ton cœur un peu de ton enfance.

FEU DE SAINT-JEAN

Glaive resplendissant au mystère de l'ombre,
Dans le ciel qui s'embrase une flamme a jailli.
Vers ton front qui se penche ardent et recueilli,
Sa rafale a lancé des étoiles sans nombre.

Et dans le clair obscur ta chevelure sombre
A pris tous les éclats d'un casque d'or vieilli,
Tout au fond de tes yeux, ton âme a tressailli,
Dansant avec le feu qui brille, éclate... et sombre.

Que t'importe à présent que s'éloigne le jour,
La nuit de la Saint-Jean n'est faite que d'amour
Et ne laisse aux cœurs purs que joie et souvenance.

Va ! tourne dans le soir la ronde de clarté;
Que tes chants libérés, accompagnent la danse !
Si le printemps n'est plus, voici venir l'été.

RÊVERIE

J'aime, les soirs d'été, m'étendre sur la grève
Et là, dans l'ombre mauve où le jour dort, je rêve...
Je rêve follement... Je rêve à tout... à rien !...
Je contemple le ciel... je rêve... et je suis bien !...

Et déchirant des cieux les impalpables voiles,
Je m'en vais respirer le parfum des étoiles.
La terre est à mes pieds, le reflet d'un grain d'or,
Qu'importe, je m'en vais, loin, très loin... plus encor
Je glisse comme un souffle aux ailes d'un mirage
Et, suivant le parcours d'une lueur volage,
Je me grise d'espace ! Ah ! cette volupté
De n'être plus qu'ivresse au sein de la beauté,
De pouvoir la frôler, la saisir, la soumettre,
Comme une proie offerte aux désirs de mon être !
Que d'exaltation dans ces fougueux essors
Où mon esprit s'égare en oubliant mon corps !
Quel émoi de sentir mon âme folle et nue
S'embraser au mystère éclatant de la nue !

Les frissons de la nuit mouvante de clarté
S'infiltrent dans mon cœur en un rythme hâté,
Et je rêve d'amour !... trop de désir m'oppresse ;
J'abandonne ardemment mon front à la caresse,
Aux baisers enivrants des effluves du soir...
Et se mêle à mon sang la chaleur de l'espoir...

Le ciel est dans mes yeux dans mon cœur dans mon âme ;
L'amour est dans le ciel, dans le ciel qui s'enflamme ;
Et je crois percevoir au seuil de l'Infini
D'un peu d'éternité le mirage béni !...

L'EVEIL

Enfant, si tu n'as pas encore aimé d'amour,
Regarde le printemps, l'aurore qui s'étonne
De se trouver si belle en robe de cretonne
Que fleurit un bouquet cher à la Pompadour.

D'un mystère alangui va s'éveiller le jour;
Vois dans le clair matin, la brume qui festonne
Et dans l'ombre du bois où rien n'est monotone,
Ce rayon d'or qui flane et jaillit tour à tour.

Ecoute frissonner pieusement la sève,
Entends l'hymne qui fuse, et glorieux s'élève
Vers des cieux prometteurs de joie et de soleil !

Epuise avec ardeur la coupe de l'ivresse
Que t'offrent à pleins bords les sources de l'Eveil
Où se mire et frémit l'aube de ta jeunesse.

L'AME ET LE RÊVE

Le Rêve est un éden où s'égare mon âme,
Un jardin que l'espoir fleurit d'éternité,
Une fraîche oasis dans un Monde exalté
Que forfuitement ouvre pour moi, Sésame.

L'amour y est plus vrai, la haine moins infâme,
Tout n'y est qu'indulgence et que sérénité;
Pourquoi chercher ailleurs d'autre félicité !...
Le songe est à mon cœur ce qu'est au feu la flamme

Et dans l'ombre qui dort, je frissonne d'émoi,
Mon être se libère, il ne subsiste en moi
Qu'une pensée ardente où mon esprit chancelle.

Je demeure une proie aux rêts du souvenir
Et cependant mes yeux que la nuit ensorcelle
En rêvant au passé, découvrent l'avenir.

LE RÉVEIL

Mon Dieu !... j'étais si bien dans les bras de mon rêve
Tout s'y montrait si clair... si pur ! La joie est brève !...
Ce timbre claironnant au creux de mon sommeil,
En a rompu le charme !... Infernal appareil !...

Reviendra-t-il un jour le calme farniente
Des dimanches matin à l'aube insouciante !...

Et me voilà debout, les cheveux à l'envers,
Le regard nébuleux et le sourire amer,
Hésitant mollement entre l'eau de la douche,
Et le nid moelleux que me garde ma couche !...

Ah !... qu'il serait douillet de pouvoir paresser !...
Mais d'un éveil soudain, n'était-ce pas assez !...
Il me faut à présent me vêtir à la hâte
Et me voir harnaché comme un âne qu'on bâte !...

Ah ! pourquoi fallut-il que flambât le soleil !...
A Dieu rêves jolis !... Au diable mon réveil !...

Vert



LA MER

La grève est à mes pieds... la mer est sur la grève.
Pour moi seule aujourd'hui brasillent ses flots verts.
Il me semble rêver, mais forte de mon rêve,
J'embrasse l'horizon, j'épouse l'Univers,
Et mon âme baignée aux caresses de l'onde,
Roule au gré de la vague, ivre de sa beauté.
Rien ne peut l'endiguer, elle est l'âme du Monde,
Elle est claire, elle est pure... elle est l'immensité.

Pourquoi ne pas rêver, mon âme est si légère !...
Pourquoi traîner un corps soudainement maudit
Alors que tout mon être en extase, bondit
Vers l'Inconnu profond que l'infini suggère.

Je voudrais m'en aller sur la crête du flot;
Je voudrais être seule entre le ciel et l'eau
Comme ces goélands que la brise balance.
Je voudrais m'imprégner de cette rutilance
Où flamboie un soleil superbement vainqueur.
Ah ! combien je voudrais conserver dans mon cœur
En un songe infini, l'émotion trop brève
Que mon âme ressent aujourd'hui sur la grève...

CIEL ET EAU

Vers l'horizon sans fin, je m'en étais allée
La mer éclaboussait des gerbes de soleil.
Mon bateau s'élançait, aux mouettes pareil,
Frisson clair au sillon d'une chaste envolée.

Et sa voile tremblait dans la brise salée
Comme une palme offerte à l'horizon vermeil...
Et la houle berçait mon lumineux sommeil,
Effeuillant des couleurs fragiles d'azalée.

Dans l'onde s'incurvait le céleste reflet,
Sur l'onde... dans le ciel... mon bateau s'en allait,
Souple dans la lumière au rythme de mon âme.

Et lorsque dans l'envol brûlant de son essor,
De rayons égarés, il atteignait la flamme,
Sa proue était d'argent et sa voilure d'or !...

LA MOUETTE

La mouette de neige a replié ses ailes
Pour fondre sur la vague où brasille l'argent.
Et le miroir de feu qu'elle brise en plongeant,
Fuse vers le soleil en bouquet d'étincelles.

Sur l'onde, elle se tient comme ces caravelles
Qui suivent du ressac le caprice changeant,
Puis ainsi qu'un éclair, de la houle émergeant,
Légère elle repart en des rondes nouvelles.

Jusqu'au soir elle plane au niveau de la mer,
Sonde l'immensité, cingle le flux amer
Où se mire et bondit son ombre liliale.

Fascinante, elle guette une proie à saisir,
La surprend d'un regard... l'emporte sans escale.
Et glisse avec le vent, ivre de son plaisir !...

TON BATEAU DE FEU

Je t'ai vu glisser dans le rayon de flammes
Qui poignardait la mer,
Je t'ai vu soudain balancer sur les lames,
Dans un sillage clair.
J'ai vu ton esquif ainsi qu'une nacelle
Sur le flux incessant;
Je l'ai vu flamber d'une seule étincelle
Faite d'or et de sang.
Il n'était que feu... flammes dans la lumière
Comme un astre furtif.
Le rayonnement et la source première
D'un brillant objectif.
Il resplendissait d'un précieux cuivrage...
Toi... du halo des Dieux.
Hélas ! tout n'était que l'effet d'un mirage
Au trouble de mes yeux
Et j'ai dû chercher pour ne trouver qu'une ombre
Au sein de l'infini...
Ton bateau n'était plus que silhouette sombre...
Le rêve était fini...

SOIRS DE LUNE

La mer des soirs de lune où se mire mon rêve,
Est couleur de l'iris qui fleurit dans tes yeux.
Elle a ce même éclat, ardent, mystérieux,
Qui brûle ton regard d'une extase trop brève.

Et la vague qui flambe et coule sur la grève
Comme la fusion d'un métal précieux,
A ce rayonnement, fait de celui des cieux
Et que hante un reflet qui me poursuit sans trêve.

Et le mirage danse au gré du flot changeant
Dans un halo de ciel que festonne l'argent,
Ainsi qu'une sylphide aux volutes d'un voile.

En vain je tends vers lui les bras pour m'en saisir...
Autant vouloir étreindre une orgueilleuse étoile
Et mêler à ses feux, le feu de mon désir.

LE BAISER DE LA MER

J'ai dans mes cheveux le vent de la mer
Et j'ai sur la lèvre un baiser amer,
Un souffle brûlant qui fouaille et pénètre,
Invinciblement au fond de mon être,
Mettant du soleil à mon corps bruni,
Et dans mon regard, tout un infini.

Le flot miroitant déferle en mon âme,
Roule dans mon sang l'ardeur d'une flamme;
Je me sens frémir d'un désir nouveau
Qui brûle mon cœur, ma chair et ma peau.

J'ai dans la lumière avivé ma fièvre,
L'amour semble vain, toute force mièvre,
Tout rayonnement artificiel
Auprès de cette onde où flambe le ciel.

LE VIEUX VOILIER

Le vieux voilier tapi dans les brumes d'Anvers
S'abandonne en geignant au frimas qui l'enlace.
Il doit, avec le flux, dans une aube de glace,
Retourner vent debout, à d'éternels hivers.

Qu'importe si la houle et le temps sont pervers
Ne sait-il pas qu'un jour, sa carène trop lasse
Se couchera vaincue et restera sur place,
Ses mâts prestigieux croulant par le travers !...

Il prévoit que le gel qui fleurit sa voilure,
Un soir, sans frein ni loi, d'une ultime filure,
Ourdira son linceul et le fera périr !...

Il part vers l'inconnu sans regret ni souffrance,
Nul port ne l'attend plus, alors, autant chérir
Ce grand Nord où frémit sa dernière espérance.

LE PHARE DE LA BANCHE

Sur les récifs perdus aux remous du flot noir,
Comme un oiseau perfide et lourd, plane le soir.
La bise siffle... souffle... et des lambeaux de brume
Déchirent leur linceul au fanal qui s'allume.

Le phare est là, plus fort que la mer et le vent,
Ecrasé de tempête et toujours survivant.
Il est là, qui s'accroche à des masses profondes,
A des sommets jaillis d'inconcevables mondes
Où le ciel est noyé d'une éternelle nuit.

Le phare est là, solide, et se riant du bruit
Infernal de la mer qui se rue et s'écrase
En hurlant sur l'écueil. Il se dresse, s'embrase,
Flambeau d'amour qui veille au-delà du néant
Sur l'infini dantesque et le gouffre béant
Qu'entr'ouvre sur l'enfer une houle en furie.

Le phare est là, géant, clair messager de vie,
Etincelle d'espoir aux confins de la mort
Guide miraculeux vers le calme du port !...

POIVRE ET SEL

Le dernier feu du jour s'estompe à l'horizon,
La lune qui se lève est drôlement coiffée
D'un lambeau de nuage. On dirait une fée
Carabosse qui rit d'un rire sans raison.

Dans le ciel indécis, elle a l'air d'un tison
Fumeux... prêt à s'éteindre, et comme une bouffée,
Du parfum des varechs, de l'haleine échauffée
De l'iode et du sel, monte l'exhalaison.

Et sur la pointe extrême où le roc est moins sombre,
D'un pêcheur attardé, se silhouette l'ombre,
Divinité fichée au socle d'un brisant.

Sa ligne cingle l'air avec persévérance.
Il semble tout narguer de sa digne assurance
La mer, le ciel... la Nuit !... Il pêche au ver luisant !...

PLEINE MER

La mer à l'infini berce le ciel immense,
Diffusant les éclats d'un mirage profond,
Et ce brasillement qui fascine et confond,
De toutes les splendeurs a la magnificence.

La lumière accrochée au gré des lames, danse,
Etincelle emportée aux abîmes sans fond,
Et son reflet mouvant qui jaillit et se fond,
Bondit avec la houle... épouse sa cadence.

Soulevé par des flots orgueilleux, offensifs,
Un ruissellement d'or crève sur les récifs
Et déferle, roulé par un flux inlassable.

Le jour à son déclin se teinte de vermeil
Tandis qu'avec fracas se brise sur le sable
La vague diaprée où se meurt le soleil.

Jaune



PEINDRE !...

Non ! peindre ce n'est pas se jouer des couleurs,
Ce n'est pas faire éclore en d'insensibles fleurs
Un pastiche de rêve... une fuyante image...
Ce n'est pas styliser les lignes d'un visage !...

Peindre c'est être épris de jour, de vérité,
C'est savoir retenir au front de la beauté
Tous les frémissements d'une âme inassouvie...
Peindre c'est tout donner... c'est recréer la vie.

C'est accorder à l'ombre un peu d'éternité !...

MONTPARNASSE

Deux yeux qui brûlent un visage,
De longs cheveux, ainsi qu'un page.
Des lèvres au sourire éteint...
Un être falot, et sans teint.

Il va le long du Montparnasse,
Traînant sa muse et son cœur lourd,
Est-ce lui qui chante l'amour,
Ce passant que la vie efface ?...

Et pourtant, de tout l'Univers,
Il est le plus riche des hommes.
Que sont les pauvres que nous sommes,
Nous qui ne rêvons pas en vers !...

Et dans son regard se reflète
La flamme qui brûle son cœur,
De sa misère il est vainqueur !...
Il n'est plus de notre planète !...

RIEN

Tant de mots ampoulés pour un sujet banal !
C'est vouloir mettre un lustre au niveau d'un fanal !
Ce n'est pas d'un fatras de préciosité
Que peut jaillir, d'un cœur, la sensibilité !...

Un poète n'est pas un fabricant de rimes,
Un collectionneur de dépouilles opimes...
Un poète n'est pas celui qui fait des vers
Pour chanter le ciel bleu, la mer, et ses flots verts.

Un poète est celui qui recherche en lui-même
L'image qui saura survivre à ce qu'il aime.
Il est celui qui sort vainqueur de son milieu;
Il est maître du Monde et s'approche de Dieu !...

ON NAIT POÈTE, ON DEVIENT ORATEUR

Ce n'est pas en un jour que l'on devient poète;
Ce n'est pas une étude et non plus le savoir,
Qui font un chant d'amour du plus triste devoir,
Fleurissant de lyrisme une lèvre muette.
Et cette poésie où vibre l'Univers,
Ne tinte pas au luth de celui qui bataille...
Vous pouvez être fort, mais n'être point de taille
A mettre votre cœur dans un seul de vos vers...

Si dans vos yeux d'enfants le plaisir d'une muse
N'a pas filtré l'éclat subtil de la beauté,
Ne pensez pas, hélas ! que votre volonté
Seule pourra chanter la lumière qui muse.
Mais si votre berceau de grâce fût comblé,
Si l'accent d'une lyre a su bercer votre âme,
Vous êtes né poète, et votre ardente flamme
Saura brûler d'espoir le cœur le moins troublé.

Lorsque vous aurez mis dans un trop court poème,
Tous les frissonnements d'un émoi précieux,
Pour en frémir encor, vous fermerez les yeux...
Et vous rappellerez votre muse bohême...

Mais si quelque profane et quelque novateur
Cherchent de leur sarcasme, un instant à vous vaincre,
Il se peut qu'un désir fougueux de les convaincre,
Accorde à votre voix, celle d'un orateur.

Alors vous deviendrez un maître d'éloquence,
Vous trouverez des mots, une intonation
Où crieront les accents de votre émotion...
Le Monde rougira de son inconséquence.

Pour que vibre l'amour dans vos discours sans frein,
Vous donnerez encor votre foi... votre vie,
Et vous verrez pleurer cette foule asservie
Qui se riait hier, et communie enfin !...

Mais d'autres postulats, d'autres idéalismes
D'autres chants que celui d'un rêve sans objet,
Peuvent d'un cœur ardent que pénètre un sujet,
Faire jaillir la flamme et tous les atticismes.
Point n'est besoin pour lors d'un luth fascinateur;
L'opinion sincère où tout est sans réserve
Suffit pour accorder la faconde... la verve,
Car si l'on naît poète... on devient orateur !...

LE SILENCE

Le silence est cher à mon âme
Comme un parfum l'est à la fleur.
Dans le ciel a jailli la flamme,
Dans un ciel lourd et sans couleur.

Comme un parfum l'est à la fleur,
Le silence est l'âme d'un rêve...
Dans un ciel lourd et sans couleur,
L'éclair cingle sans fin ni trève.

Le silence est l'âme d'un rêve,
D'un rêve où sombre mon ennui...
L'éclair cingle sans fin ni trève...
Le ciel frissonne dans la nuit...

D'un rêve où sombre mon ennui,
...Un rêve plus doux qu'un dictame...
Le ciel frissonne dans la nuit...
Le silence est cher à mon âme...

LA RONDE DU TEMPS

Les jours s'en vont, le temps s'enfuit;
L'heure s'envole à tire d'aile.
Et bientôt, que laissera-t-elle
Du souvenir qui me poursuit !...
Le froid silence de la nuit
De sa tristesse, me harcèle...
Les jours s'en vont... le temps s'enfuit...
L'heure s'envole à tire d'aile.

Mais à nouveau le soleil luit,
Ma jeunesse se renouvelle !...
Mon Dieu ! serait-elle éternelle !...
Et cependant... sans heurt... sans bruit...
Les jours s'en vont, le temps s'enfuit...

SAVOIR-VIVRE

On ne peut pas toujours dire ce que l'on pense;
La vérité, souvent, n'est faite que d'offense.
Celui qui n'est qu'un sot n'entend pas le savoir,
Et parfois pour lui plaire, est-ce un triste devoir
Que d'oublier soudain toute sa déchéance !

Il faut beaucoup se taire, et si la bienséance
Y trouve son profit, que de duplicité,
Que de mensonges vils ! Quelle dualité
Entre ce qui voudrait ne rester que franchise,
Et ce qui ne peut être, hélas ! qu'une hantise,
Hantise de bien vivre et de savoir mentir...
Besoin, pour plaire aux uns, de tout leur consentir !..

Le monde est ainsi fait... Qu'y pouvons-nous en somm
Pouvons-nous condamner les fourbes que nous sommes
Que nous étions hier, que nous serons demain
Chaque fois qu'un hasard mettra sur le chemin
De notre ambition, le puissant « triste sire »
Que malgré nos rancœurs, il nous faudra séduire !...

La palme qui revient au parfait séducteur,
Est celle que devrait arborer le menteur.
Mensonge est qualité quand il est politesse,
Il est le paravent de la délicatesse.
La franchise se meurt, plus rien ne la défend;
La vérité n'est plus qu'aux lèvres d'un enfant.

LES SAGES

L'heure fuit emportée aux remous de l'ivresse,
Le flux des passions n'apporte que rancœurs,
Et la crainte qui naît et pèse sur les cœurs,
Obscurcit l'horizon d'une aube de détresse.

Qu'êtes-vous devenus, ô sages de la Grèce !
Des siècles révolus les éternels vainqueurs !
Vous seuls pourriez encor des conflits et des heurts
Contenir la folie où sombre la sagesse !

Entendez ces rumeurs, ces appels et ces cris,
Vous dont les nobles noms sont à jamais inscrits !...
Le Monde se débat aux fanges de la haine !...

Eclairez-le Bias, Cléobule, Chilon !
Sauvez-le Pittarus du courant qui l'entraîne !...
Réveillez-vous Thalès, Périandre et Solon !...

RONDEL DE LA PLUIE

J'écoute le chant de la pluie
Qui berce mon cœur attristé,
Et je songe aux longs soirs d'été
Dont la tendresse s'est enfuie.
Flot de larmes que rien n'essuie,
L'eau s'épanche à satiété...
J'écoute le chant de la pluie,
Qui berce mon cœur attristé.

De tout son poids, mon front s'appuie
A la vitre, et l'anxiété
Qui trouble mon rêve agité,
Voile mon âme qui s'ennuie !...
J'écoute le chant de la pluie...

Orangé



SÈVE

L'aube a puisé le jour à la source vermeille,
Il a filé le ciel au rouet du buisson,
Et le soleil naissant d'un limpide frisson,
Caresse chastement la rose qui s'éveille.

Des rayons égarés tressent une corbeille
A l'ombre des lilas, et la frêle chanson
Des nids frileux et neufs, se met à l'unisson
De celle de la ruche où bourdonne l'abeille.

L'homme a perdu le sens de sa vaine rancœur,
En écoutant la source, il n'entend que le cœur
Qui bat dans sa poitrine une mesure folle...

Il va dans le printemps surpris d'être aussi pur,
Ne faisant qu'effleurer la terre douce et molle
Qui glisse sous ses pas comme un voile d'azur.

JEUNESSE

L'onde la révélait à chaque aube plus belle,
Et son âme baignée aux sources de l'amour,
Mettait à son regard cet embrasement lourd
Qu'Atys avait aimé dans celui de Cybèle.

Ebrouant au soleil la crinière rebelle
De ses cheveux de flamme, elle buvait le jour,
Ivre de sa lumière, et la brise alentour,
Epandait les senteurs d'un printemps fait pour elle.

Avide elle cueillait le présent radieux,
Aspirant à longs traits la sève que les dieux,
Aux calices des fleurs ont follement servie.

Pour apaiser sa fièvre, aux effluves du soir
Elle offrait sa jeunesse et l'ardente survie
D'un désir inconnu l'auréolait d'espoir.

ELLE N'EUT QU'A PASSER...

Elle n'eut qu'à passer, tout en elle m'a plu.
J'étais seul dans la nuit d'un silence sans joie;
Lorsque dans un envol de jeunesse et de soie
Son désir m'a frôlé, tout devint absolu.

Sur l'ombre, tout à coup, le jour a prévalu
Son regard a saisi le mien comme une proie,
Et depuis que mon âme a pris la même voie,
Enchaînant à son pas mon pas irrésolu,

Tout me semble meilleur et n'être que lumière.
Le ciel a visité ma languide chaumière.
Et fleuri mon seuil nu d'un généreux printemps.

Elle n'eut qu'à paraître, à mon rêve pareille,
Avec dévotion, c'est elle que j'attends
Dans le frissonnement de l'aube qui s'éveille.

Et tandis qu'au Levant s'embrase l'horizon,
Et que s'ouvre, des fleurs, l'ardente floraison,
Je m'en vais au chemin que frange la rosée,
Aspirant à longs traits l'aurore au souffle pur.

Viendra-t-elle à son tour, de sa bouche rosée
Mordre dans le matin comme dans un fruit mûr
Et mirer sa jeunesse à la source qui chante ?...
Viendra-t-elle mêler ses cheveux d'ambre clair !...
A ceux que le printemps a dénoués dans l'air !...
Viendra-t-elle sourire au rêve qui me hante ?...

Déjà le ciel a pris le reflet de ses yeux
Et l'émail infini, de leur flamme, étincelle...
La rose s'est penchée enivrante, comme elle,
Accordant à ma fièvre un baiser précieux.

Elle aurait pu surgir sans parler à mon âme,
Et passer comme sombre une trop vive flamme,
Mais de la mieux connaître eut été superflu...
Elle n'eut qu'à passer, tout en elle m'a plu !...

Et si je fus troublé, saisi de son passage,
C'est qu'en moi, brusquement, s'éveilla son image.
Sans le bien concevoir, mon cœur la chérissait,
Et mon élan vers elle, était-il un essai ?...
Non ! Déjà dans le nid douillet de mon enfance,
Mon besoin de tendresse appelait sa présence.
Qu'elle fut mon hasard, mon Dieu ! c'était fatal,
Puisqu'elle est à mon cœur, le plus cher idéal...
Elle est venue à moi, selon mon espérance,
Et qu'il en soit ainsi, le destin l'a voulu...

Bien avant de paraître, elle avait déjà plu...

CONFUCIUS

Toi qui pour rester sage, es sourde à mon poème,
Et qui pour l'être plus et l'être toujours mieux,
Mets un doigt sur ta lèvre, une main sur tes yeux,
Telle Confucius, te replie en toi-même.

Toi qui t'en vas sans voir le ciel à l'horizon,
Prisonnière de l'ombre où s'égare ton rêve,
Regarde au moins la mer qui claque sur la grève,
Et se roule à tes pieds, folle dans sa raison.

Elle est là qui se tord, se noue et se délie,
Monstrueuse, terrible, et pourtant sans ressort
Devant le grain de sable où flanche son essor;
Voluptueusement sage dans sa folie.

Dis-toi que si ton âme a de pareils envols,
Elle est dans sa sagesse infiniment comblée;
Il se peut qu'elle en soit hésitante, troublée,
Mais peut-elle ignorer que les désirs sont fols !...

Abandonne ton rêve, il n'est point de la terre,
Ecoute le printemps dire son oraison,
Laisse un peu de soleil entrer dans ta maison
Et garde sa chaleur dans ton refuge austère.

Toi qui t'en vas, sans voir, sans écouter la mer,
Sans regarder le ciel, sans amour, sans ivresse,
Dis-toi que la folie adjointe à la sagesse
Est un tout génial ou rien n'est plus amer.

Allons ! viens avec moi !... Vois, un chemin se trace
Devant nos pas unis pour un meilleur destin.
Viens ! cueillons follement les roses du matin,
Souviens-toi de ces vers que nous dédie Horace.

Alors tu renaîtras à la clarté du jour,
La vie aura pour toi des heures de lumière,
Dans l'éblouissement de l'extase première
Pieusement enfin, tu frémiras d'amour.

Ne crois pas qu'être sage est une âpre doctrine,
Dans toutes les raisons, la folie a son droit;
Toi qui t'en vas sans voir tout droit, toujours tout droit,
Ecoute au moins le cœur qui bat dans ta poitrine.

Il est fou ! diras-tu ! La mer est folle aussi,
Mais dans son déploiement si terriblement sage !
Mets une fleur ardente à ton chaste corsage,
Et tu tiendras le Monde entier à ta merci.

VACANCES

Des champs, des bois à l'horizon
Des fleurs, des fruits... un peu d'ivresse...
Des oiseaux dans la frondaison,
La brise pure et sa caresse...

Vacances ! ! !...

Un coup de soleil sur le nez,
Des grains de son sur le visage...
Les cheveux secs... le corps tanné...
Sans coquetterie et sans âge !...

Vacances ! ! !...

Des souvenirs pour un hiver,
Un livre qu'on aime à relire;
Que l'on ferme et qui reste ouvert
En s'accompagnant d'une lyre...

Vacances ! ! !...

L'IVRESSE DU RÊVE

Les rêves les moins fous ne sont faits que d'ivresse,
Ivresse qui conduit nos esprits exaltés
Vers le monde irréel des pays enchantés.
Rien ne vaut un beau rêve et sa folle hardiesse !

Etre soudain porté sur les ailes du vent
Sans jamais atterrir en aucune vallée !
Se perdre dans l'espace en un cycle mouvant
Et se croire un moment l'illustre Galilée !

Descendre dans l'abîme inviolé des mers;
Un instant se griser de ses remous amers !

Remonter, éperdu, pour jaillir dans la lune
Et, glissant follement aux gouffres de l'Ether,
Voler le cercle d'or de l'ardente Saturne
Et s'en coiffer, vainqueur, pour plaire à Jupiter !

MATIN

L'aurore a déchiré les trames de la nuit,
Fleurissant l'horizon d'une tendre jaspure
Et le baiser du jour, de son haleine pure,
Fait éclore l'espoir, et disperse l'ennui.

L'amour frissonne au creux des buissons, et le bruit,
L'imperceptible et chaud froissement de guipure
De la sève qui chante, évoque d'une épure,
La projection claire où la fleur est un fruit.

Et tout semble plus vrai, sans voile, sans mystère.
La lumière éclabousse et le ciel, et la terre,
Jaillie en un instant des sources du matin.

Voluptueusement, la nature s'éveille,
Consciente de vivre un précieux destin,
Dont chaque heure nouvelle est une autre merveille.

MIMOSA

C'est un bouquet de mimosa,
Mousse d'aigrettes embaumées;
Grêle d'or qu'un parfum grisa...
C'est un bouquet de mimosa.
Et sur lui le ciel déposa
Tout le soleil d'heures aimées...
C'est un bouquet de mimosa...
Ce sont les fleurs qu'Il m'a données !...

SUR UN VERS D'HORACE

Lorsque j'avais seize ans, les sages de la Grèce
Pesaient sur mon esprit, de toute leur sagesse.
Je me sentais le front, l'âme de mes Elus
Avec pourtant déjà, quelque chose de plus,
Une sorte d'élan, de fol enthousiasme
Qui venait alléger les heures de marasme
Où me plongeaient, alors, mes rêves scrupuleux.
Mais je me repliais, comme un oiseau frileux
Qui se gare du vent au couvert de ses ailes;
J'avais au fond du cœur, le plus fervent des zèles,
Celui de ne jamais déroger à ma loi.
La crainte d'une erreur, me pâlissait d'effroi.
J'avais si bien conçu mon besoin d'être sage
Que les printemps fleuris des roses de mon âge,
Se fanaient sans laisser de parfums à mon cœur.
J'étais sûre de moi, mais au fond... j'avais peur...
J'avais peur de la nuit autant que de la flamme,
Je savais que le temps, en effeuillant mon âme,
Laisserait peu d'espoir à mon cœur dépouillé,
Si d'un peu de folie, un jour ensoleillé,

Je ne mêlais ma sage et sévère espérance.
J'avais presqu'oublié les jeux de mon enfance,
J'allais à cœur perdu dans une austérité
Où sombraient ma jeunesse et toute sa gaîté.

Puis un jour rougissant d'une pareille audace,
J'ai mis à mon chevet les poèmes d'Horace.
Je me suis endormie au rythme de leurs vers,
Et j'ai crié mon rêve ardent à l'Univers.
Je pouvais m'enivrer de me croire jolie,
Ma sagesse était là, sûrement établie
Pour freiner mon envol et m'épargner le mal
Vivre enfin sans rougir m'apparaissait normal.

Alors s'est infiltré dans mon âme contrainte
Un long besoin d'essor où s'élimait la crainte
Mes désirs n'étaient plus des projets erronés,
Mais le clair positif de rêves spontanés
Que mon espoir glanait au jardin de la vie.
J'étais sans exigence, et restais sans envie,
Me contentant de boire au calice du jour,
L'élixir de sagesse et le philtre d'amour

Vous qui pour être sage et l'être plus encore,
A la beauté du jour, laissez vos yeux se clore
Négligeant de répondre à l'appel du printemps,
D'en respirer le soir, les parfums exaltants;
Vous qui n'admettez pas la moindre défaillance
Et restez prisonnier de votre prescience...
Oh ! vous, le philosophe et savant circonspect

Devant qui l'univers s'incline avec respect,
Concevez qu'il est vain d'être sage à l'extrême,
Et qu'un peu de folie, en votre âme, elle-même,
Aurait tous les bienfaits d'un radieux soleil
Au ténébreux séjour d'une nuit sans sommeil.

Vous tous qui voulez vivre, aidez la Providence,
Voluptueusement, striez votre prudence.
De cet enivrement qui fait d'un esprit fort
Une source de joie, en dépit de l'effort
La sagesse mêlée à son grain de folie
Est un accord parfait d'où fuse le génie !...

LOU NOUSTE HENRIC

Des poètes auront d'autre souffle que moi
Pour chanter noblement la gloire du bon Roi !
Evoquer, d'un panache au feu d'une bataille,
Le poème éternel !... Je ne suis point de taille !...
Il faudrait une lyre, hélas ! je n'ai qu'un luth,
Un luth désaccordé, taillé dans le bois brut.

Et pourtant, que d'orgueil au rêve qui m'inspire !
Que d'orgueil, mais encore, et c'est là qu'est le pire,
Que d'humble confiance en un seul souvenir,
Un de ceux que le temps a su me retenir,
Celui d'une aube claire en terre béarnaise,
Et de l'émoi profond qui comblait mon cœur d'aise,
Lorsqu'enfant, je rêvais du beau prince charmant
Qu'emportait vers l'azur l'envol d'un cheval blanc

C'est pourquoi je voudrais, de cette souvenance,
Concevoir, sans lyrisme, un poème d'enfance,
D'une enfance si chère, aux souvenirs si vrais
Que chacun s'en fait gloire en pays Navarrais.

Du Gave bondissant au flanc de la montagne,
Monte, quand vient le soir, un chant qui s'accompagne
Des furieux accords d'un orchestre lointain,
Et par les nuits de lune, un mirage incertain
Descend l'aride pente et glisse vers la plaine...
C'est, dans son équipage et ses bures de laine,
La naïve cohorte où le roi paysan
S'apprenait au combat, lorsqu'il était enfant.

Alors il n'était pas de richesse en Navarre
Mais qu'importait vraiment que le sort fût avare,
« Lou nouste Henric » aimait tant et mieux la chanson,
Depuis que son aïeul, au vin de Jurançon,
Avait mouillé sa lèvre un matin de baptême ! —
La vie était en lui, d'une puissance extrême;
Il courait la campagne et se grisait d'air pur,
Broyant à pleines dents la pulpe d'un fruit mûr,
Se nourrissant de miel et chassant à la ronde.
Il était fin viseur, et son habile fronde
Lui valait le respect des jeunes compagnons
Qui ralliaient déjà son humble fanion.
La brise patinait, burinait son visage
Et saturait son corps d'une sève sauvage.
Noble, il l'était déjà, lui le roi de demain;
Sans même le savoir, il tenait dans sa main
Le sceptre glorieux, l'insigne de la gloire;
Le chemin, sous ses pas, menait à la victoire.

Mais sa rude jeunesse, au faste de la cour
Devait en s'affinant, se complaire à son tour.

Lui l'Enfant de Navarre et seigneur sans manières,
Devait prendre le glaive et brandir les bannières
D'une France endeuillée, aux chemins des combats.
Mais il avait gardé, de ses jeunes ébats,
Le tendre souvenir, et sa Terre gasconne,
Restait à l'horizon, le mirage qui donne
Au chant d'une bataille, un long souffle vainqueur.
Il avait son Béarn incrusté dans le cœur,
Et s'il fût le « Bon Roi », simple à son entourage,
C'est peut-être qu'un jour, à la fleur de son âge,
Il traversa pieds nus le Gave béarnais
Et bût à tous les bols un peu de tous les laits !

Bienheureux le pays qui jadis le vit naître !
Bienheureuse vallée où gambade peut-être
Ces jours d'anniversaire, un spectre juvénil
Car pour un tel berceau, « Notre Henri »... quel est-il ?
Un enfant dont le sceptre est fiché dans le Gave,
Un ami dont le nom : « Lou nouste Henric », se grave
Aux murs chauds des foyers, si fiers d'un tel passé
Que rien ne peu ternir le portrait enchassé
Dans le granit du temps ! — Heureuses Pyrénées
Qui mêlent leur splendeur à celle des années
Pour couronner d'histoire un fabuleux château
Qui se mire éternel dans le Gave de Pau !...

Gloire au ciel où fleurit une fleur aussi rare !...
Gloire à «Lou Nouste Henric», l'edelweiss de Navarre !

Rouge



PRINTEMPS AUX ESSARTS

Le souffle d'une aurore, et le matin pareil
Au sourire éclatant qu'une vierge dédie
A son premier amour ! Toute la mélodie
D'un printemps qui s'accorde aux frissons d'un éveil.

Une couronne au front de Chaise-Dieu du Theil.
Un flux mouvant de prés que le ciel incendie,
Des pommiers où fleurit toute la Normandie;
Romantiques Essarts ! Bouquet sous le soleil !

J'ai vu crouler vos fleurs en neige d'hyménée;
Sous cette effeuillaison, je me suis inclinée
Ivre de trop de miel et de trop de senteur.

Et glissant au couvert épanoui des branches,
J'ai deviné votre âme et perçu votre cœur
Dans le frémissement de vos corolles blanches.

JE NE PEUX CONCEVOIR...

« *L'amour est un élan vers l'infini* » (*Platon*).

Je ne peux concevoir un amour incertain,
L'amour éclos d'un soir et qu'effeuille au matin,
La brise sans parfum d'une aube sans mystère.
Le jour où j'aimerai, pauvre sera la terre,
Riche sera le ciel, et proche l'Infini.

Je ne suis pas de ceux, qui, d'un geste impuni,
Brisent leur idéal aux cahots de leur âme;
Je ne suis pas de ceux qui bannissent la flamme
Pour se perdre au néant de leur futilité.
J'ai foi dans l'Avenir !... J'ai foi dans la bonté ! —
Ma source d'espérance est forte d'être claire ! —
Devant d'âpres destins, je reste sans colère,
Sachant bien que le ciel, un jour luira pour moi.

Et je m'inclinerai, frissonnante d'émoi
Devant l'Etre béni que m'enverra l'aurore

Je saurai le chérir, l'adorer... plus encore
Lui le fruit de l'espoir et le souffle de Dieu !...

Alors éclatera l'Infini dans mes yeux,
Dans mon cœur, dans ma chair, et dans mon âme même;
L'hiver pourra tenter de flétrir ce que j'aime,
Vaincu par trop de ciel, le temps reculera.
Plus d'ombre à l'horizon ! ardemment chantera
Un univers en fleurs au jardin de mes rêves !
Je n'accosterai plus à d'infertiles grèves,
Je n'irai plus me perdre en d'arides chemins,
Une poussière d'or filtrera de mes mains
Comme une manne pure, une sève éternelle.
L'ombre pourra voiler mon image charnelle,
Mon âme en sertissant l'amour dedans mon cœur,
Des immuables fins s'avèrera vainqueur !

CHANCE

Chance ! un instant béni, je croiserai ta route,
Tu m'accompagneras sur l'aride chemin
Et, souriant alors, tu me tendras la main,
Pour alléger mon pas alourdi par le doute.

Pour t'entendre venir, je demeure à l'écoute,
Oubliant tout d'hier, ne songeant qu'à demain.
Déjà sur l'horizon délayé de carmin,
Filtre une source claire, et je m'y baigne toute.

Mon âme qui se livre à l'étreinte du soir
Berce amoureusement son lumineux espoir,
Découvrant tant de ciel dans la nuit qui s'efface,

Qu'elle reste éblouie et tremblante d'amour...
Bientôt, d'un passé mort, il ne restera trace,
Et je pourrai cueillir la fleur d'un nouveau jour.

VIENS

Viens contempler le ciel et respirer la nuit.
Laisse pour moi tes yeux se pailleter de lune,
Que dans l'ombre d'argent, ta chevelure brune
Se mêle aux reflets purs de l'étoile qui luit.

Viens ! le char de l'amour s'est avancé, sans bruit,
Le soir a caressé les roses, une à une,
Dérobant un peu d'or et de pourpre à chacune
Pour en fleurir ta lèvre offerte comme un fruit.

Ne crains rien, cet émoi qui fait trembler ton âme
Est celui d'où jaillit, plus claire que la flamme,
L'aurore d'un printemps infiniment vainqueur.

Une aube de lumière est une extase brève
Qui se grave, infinie, au plus profond d'un cœur;
Viens y baigner le tien... Viens rejoindre mon rêve !...

POURQUOI ?...

Hier en sortant de chez toi, je me suis égarée,
Mais je n'avais pas peur.
Je ne sais pas pourquoi...
J'avais chaud... j'avais froid...
Je frissonnais de fièvre.
J'emportais ton baiser tout moite sur ma lèvre,
J'emportais ta chaleur
Et j'avais dans mon cœur le secret de ton cœur

Je ne sais pas pourquoi !...
J'avais chaud !... j'avais froid !...

Il faisait une nuit sans lune et sans étoiles;
Mais je n'avais pas peur,
Et j'y voyais si clair
Que je croyais le ciel descendu sur la terre !...

J'avais chaud !... j'avais froid !...
Je frissonnais de fièvre...

Et puis, j'ai su pourquoi !
J'ai su que c'est la nuit qui enfante le jour
Dans un frissonnement pareil à mon émoi...
J'ai su au fond de moi !...
Que l'Amour...
C'était çà !...

L'ETOILE DE MAI

J'ai bu dans le calice immaculé des fleurs
Le filtre précieux qui grise et désaltère,
Et je garde en mon sang de troublantes chaleurs.

Le soir est revenu, cachant de son mystère
L'ultime éclat d'un jour qui lentement s'enfuit;
Le ciel dévotieux se penche sur la terre.

Un long souffle d'amour frissonne dans la nuit.
L'effluve du printemps exhale sa tendresse;
L'espoir naît au reflet de l'étoile qui luit.

Et ce miroitement, plus doux qu'une caresse,
Plus ardent que le feu... plus hardi que le jour,
Verse au Monde à torrent le plaisir et l'ivresse !...

C'est l'Etoile de Mai !... c'est l'Etoile d'Amour !...

CRÉPUSCULE

Un soir, dans l'ombre fauve où le ciel à son tour
Voilait trop de splendeur, j'ai connu ta présence,
Et j'ai cru percevoir au secret du silence,
Le souffle de ton cœur, battant un rythme lourd.

Ivre de ma jeunesse et de ton fol amour,
Vers toi je suis allée en toute confiance,
Mon âme a frissonné de ta même espérance
Comme une fleur nocturne où s'attarde le jour.

Aujourd'hui, le chemin qu'a tracé notre vie
S'égare avec nos yeux, vers la pente gravie
De ce Passé qui fût notre bel Avenir.

Et tout en vieillissant, jeunes peut-être encore
Nous rêvons de tendresse, et notre souvenir
Accorde au crépuscule un reflet de l'aurore.

LE FICHU VERT

Dans le tiroir de la commode,
J'ai retrouvé ton fichu vert.
Oh ! bien sûr pour les sports d'hiver,
Il ne saurait être de mode,
Mais il est si doux, si commode
Ce vieux fichu couleur de mer !...

Dans le tiroir de la commode
J'ai retrouvé ton fichu vert.

C'est pour lui pire qu'un exode ;
Dans sa retraite il a souffert,
Mais fidèle il te reste offert,
Si lourde est la nuit qui le brode
Dans le tiroir de la commode !...

MON CŒUR SE PLAIT AINSI

Décembre a pu neiger sur la campagne morte
Il a pu frissonner âprement à ma porte
Et taillader la nuit de son souffle qui mord.
Il a pu se rouler aux voiles de la mort...
Mon cœur se plaît ainsi... pour le reste !... qu'importe !...

Mon cœur se plaît ainsi dans le jour ouaté;
Il aime du matin la frileuse clarté
Et les buissons branlants où la neige s'effrange...
Il aime le silence où tout paraît étrange...
Mon cœur se plaît ainsi... seul avec la beauté.

Partout il la poursuit, partout il s'en enivre;
Aux rameaux craquelés que cisèle le givre,
Il découvre des fleurs, des bouquets éclatants
Où semble palpiter un fabuleux printemps...
Mon cœur se plaît ainsi... sans réserve il se livre.

Il rend grâce de battre au rythme d'un destin
Qui lui permet au seuil d'un fragile matin

De saisir la lumière au mystère de l'ombre...
D'une ombre où tout se fond sans n'être jamais sombre.
Mon cœur se plaît ainsi, bercé par l'incertain...

Et lorsqu'il lui faudra, poursuivant un mirage,
Vivre de souvenir, il gardera l'image
De ce berceau de brume où sommeille l'amour.
Et qu'un halo de rêve auréole de jour...
Il est si bien ainsi dans son calme hivernage...

SOIR D'HIVER

Cette route où se meurt le jour,
Ce chemin triste et monotone,
Je l'ai pris un matin d'Automne
Pour aller vers toi, mon amour !

Mais il m'avait paru si court !...
Ce soir, dans l'ombre qui détonne,
Comme un aveugle, je tâtonne
Accablé par un ciel trop lourd.

Devant moi s'enfuit ton image,
La nuit me vole son mirage
Et je reste les bras tendus,

Les yeux brûlés et les mains vides,
Cherchant mes souvenirs perdus
Au néant des heures avides.

TABLE DES MATIÈRES

CET OUVRAGE
A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 4 JUIN 1953
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE NOUVELLE A THOUARS
POUR LES ÉDITIONS
« AU MASQUE D'OR »
A ANGERS

DÉPOT LÉGAL : 2e TRIMESTRE 1953
N° D'ÉDITEUR : 24


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 065914969